

Les absences d'un père, vues par Victor Erice

« Le Sud », film bouleversant de 1983 du grand cinéaste espagnol, ressort en salle

CINÉMA

Il n'est pas toujours aisé d'aimer un père. *Le Sud* (1983), de Victor Erice, de retour en salle plus de quarante ans après sa sortie, est sans doute l'un des plus bouleversants films à ce propos. Tourné dans l'Espagne à peine libérée du franquisme, il en revient aux années 1950, celles de l'adolescence de cette période. Les placards débordent de cadavres.

On n'est pas au sud, déjà, mais au nord, dans une Espagne terreuse, détrempée, celle où est né Erice (dans la région de San Sebastian), qui macère ici dans une belle photographie de bruns et de feuilles mortes. *Le Sud*, c'est le père. Il en vient, a dû le quitter (notamment parce qu'il était républicain) et, médecin, a trouvé là un poste dans une clinique, s'est installé avec femme et enfant dans une maison à la périphérie d'une ville innommée. Il est aussi sourcier et pratique le pendule. Sa fille unique, Estrella, l'adule. D'autant qu'il est le plus souvent absent, même quand il est là.

À la lisière de l'enfance et de l'adolescence, Estrella découvre dans les papiers de son père qu'il paraît obsédé par une certaine Irene Rios, dont elle reconnaît un jour le nom sur une affiche de film, placardée par le cinéma de la ville. Alors, elle guette. Et elle voit son père immanquablement se glisser dans la salle obscure – ladite Irene est un amour de jeunesse perdu, dans le Sud. Le père si adoré et inconnu devient pour sa fille un film, et aussi un grand hors-champ, tandis que la maison familiale se mue en chambre noire.

L'intime, affaire de projection

Telle est la grande affaire d'Erice.

Le Sud est son deuxième film. Le premier, *L'Esprit de la ruche* (1973), suivait une fillette hantée par la créature de Frankenstein, après avoir vu le film de James Whale lors d'une séance de cinéma itinérant. Dans la dernière réalisation en date d'Erice, *Fermer les yeux* (2023), un ancien acteur amnésique ne reconnaît pas sa fille, mais accepte de voir avec elle un film où il joue. Le plus intime est toujours affaire de projection.

Victor Erice a reçu en décembre le prix d'honneur du festival Lacedo d'Oro à Avellino, en Italie, où nous l'avons rencontré. À propos de *Sud*, il considère le père comme « un être tiraillé, qui incarne la génération de la guerre civile espagnole. La plupart de ceux qui y ont participé ont été vaincus, quel que soit leur camp ». À 85 ans, Erice paraît d'une effrayante jeunesse, en même temps qu'il parle lentement, en pesant chaque mot. Peut-être cela tient-il à un métabolisme économe : c'est un grand artiste en pointillé. Ce dont son quatrième film et unique autre long-métrage, *Le Songe de la lumière* (1992), a été le manifeste : il y filmait un ami peintre cherchant à saisir sur une toile, au long cours, un cognassier dans son jardin.

Le festival d'Avellino a projeté, outre ses longs, ses courts-métrages, dont *La Morte rouge* (2006), « un film que j'ai fait à 80 % tout seul, avec une petite caméra numérique. Il est très fragile en termes de conservation, et probablement voué à disparaître ». Il y évoque sa toute première expérience d'un film, à 5 ans, dans un cinéma de San Sebastian : « J'y suis allé avec ma grande sœur. Les femmes sont souvent les passeuses du cinéma. »

Pour lui, ce ne fut pas *Frankenstein*, mais un film américain inventant une enquête originale de Sherlock Holmes, *La Griffes sanglante* (Roy William Neill, 1944). « Même s'il s'agissait de Sherlock Holmes, ce n'était pas un film en costume. Quand on est sorti de la salle, dans la rue, tout le monde portait les mêmes vêtements que les personnages. Les facteurs de la ville avaient le même uniforme que celui du tueur dans le film. Ils m'ont longtemps terrifié. »

Dans *La Morte rouge*, poursuit-il, « l'enfant [qu'il a été] croit que tout ce qui se passe sur l'écran est vrai, absolument. Il ne fait pas de distinction entre les documentaires d'actualités de l'époque et la fiction elle-même. Il ne comprend pas, dès lors, l'indifférence des spectateurs face à la mort des personnages, aux crimes. Il découvre que les adultes savent quelque chose qu'il ignore. Que tous, en tant que spectateurs, face à l'écran, ont signé une sorte de pacte de silence. Il perçoit pour la première fois un certain visage de l'ordre social ».

Au regard d'une telle expérience originelle, on ne s'étonnera pas qu'Erice soit mélancolique, ou tout au moins sceptique, sur le devenir du cinéma. « Il est un mythe associé à la modernité, analyse le cinéaste. L'art, tout au long du XX^e siècle, a fait de sa propre disparition le thème central de ses créations. C'est le genre d'expérience qui a apporté avec elle une sorte de certificat de décès. On disait, presque comme dans une élogie, que le cinéma ne dépasserait pas l'âge d'un homme, ce qui est le cas aujourd'hui. Nous en sommes les spectateurs impuissants – les débris d'un naufrage. » ■

HERVÉ AUBRON

**Victor Erice a reçu
en décembre
le Prix d'honneur
du festival Laceno
d'Oro à Avellino,
en Italie**



Sonsoles Aranguren (Estrella, à 8 ans) et Omero Antonutti (Agustin Arenas). LES ACACIAS